

LA VALEUR POLITIQUE D'UNE EXPERIENCE
Notes de la Diaconie des Universitaires de Communion et Libération
Milan, le 29 avril 2019

Notes d'un dialogue entre don Julián Carrón et un groupe d'universitaires engagés dans les élections universitaires (Milan, 29 avril 2019)

Julián Carrón. Nous continuons notre chemin, à partir des deux magnifiques chansons que nous avons chantées – *Will you still love me tomorrow ?* et *Sou feliz Senhor* –,¹ qui ont pour thème ce que nous avons dit aux Exercices du mois de décembre (« Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? »). « M'aimeras-tu encore demain ? ». À qui pouvons-nous le dire ? Et encore « Sou feliz, Senhor, porque tu vais comigo ». Il peut y avoir de la joie dans la vie seulement si nous fondons celle-ci sur un Autre que nous, un Autre présent, vivant, parce que ressuscité, et si nous ne comptons pas sur nos seules capacités. C'est une belle libération ! Commençons.

Intervention. *Je veux raconter des choses qui se sont produites aujourd'hui. Nous avons commencé la campagne électorale pour la représentation étudiante à l'université et cela a été enthousiasmant. Il y a de l'ardeur dans ce début. J'ai été surpris ce matin par la conversation avec une amie. Elle me racontait que, l'année passée, elle ne s'était pas impliquée dans les élections, mais elle s'était contentée de passer, de regarder, « en restant toutefois – me disait-elle – comme à l'extérieur d'une pièce », comme s'il y avait une vitre entre-deux ; elle avait la sensation de ne pas pouvoir ni vouloir s'impliquer totalement. Une année s'est écoulée et aujourd'hui elle dit : « Ce matin au réveil j'ai senti que le début de la campagne électorale et la pose des affiches me posaient problème, dans le sens que cela m'intéressait, je ne pouvais pas simplement dire : “Eux, ils le font, moi, je n'y vais pas” ». Elle n'a pas dit, tout à coup : « J'y plonge, pleine d'enthousiasme », mais plutôt : « Je me suis réveillée et cela m'intéressait, je ne pouvais pas simplement dire : “Eux, ils le font, moi, je n'y vais pas” ». Cela n'a l'air de rien, en réalité c'est une grande chose, parce qu'elle dit qu'en une année, elle a acquis des raisons de faire confiance, et donc si “eux” – c'est-à-dire nous, ses amis de la communauté – distribuent les tracts, cela ne peut pas lui être égal. À mes yeux, il y a un lien aussi avec les chants. Parfois, une personne ne s'engage pas par peur, par tempérament, parce que c'est de manière sceptique, par fragilité, qu'elle se pose la question : « Est-ce que tu m'aimeras encore demain ? » ; mais si, en même temps, elle se lève et trouve intéressant que ses amis s'engagent dans la campagne électorale, cela signifie que, pendant cette année, des faits ont changé les choses. Cette remarque rejoint la question avec laquelle moi-même je débute la campagne électorale, une question que je me pose de manière totalement positive, pas sceptique : Quel est le rapport entre l'engagement électoral et toutes les questions ouvertes dans notre vie ? En effet, celui qui, ces jours-ci, distribuera les tracts, ne va pas changer de programme et devenir un « politique » en arrêtant sa vie normale : c'est la même personne. J'ai un tas de questions ouvertes et je me demande : en quoi la beauté que j'ai vue ce matin a quelque chose à voir avec ce point de ma vie qui, en ce moment, est un peu en suspens et où les comptes ne tombent pas justes ? C'est la question avec laquelle je me mets en jeu ces jours-ci.*

Carrón. Que tires-tu de ce que tu viens de raconter ? Nous avons dit : « Ne pas rester sur seuil des choses » ; que signifie voir une personne en qui l'intérêt renaît et qui ne peut pas passer son chemin en vous voyant agir ? Qu'est-ce qui l'a rendu possible ? C'est ici que tout se joue. Cela n'a rien d'évident que, en l'espace d'une année, l'amie dont tu parles soit passée d'une position – disons – de passivité, de découragement, de démotivation, à la découverte d'un nouvel intérêt pour la vie et les choses autour d'elle. Ne pensons pas que le changement qui s'opère en nous va de soi. Essayons

¹ « Will you still love me tomorrow ? », de Gerry Goffin et Carole King – The Shirelles, 1960 ; « Sou feliz Senhor », dans *Canti*, Soc. Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milan 2014, p. 308.

au contraire de mettre en évidence la raison valable pour un tel changement. Si nous ne saisissons pas l'origine de ce qui est arrivé à cette étudiante, il ne va rien en rester. Elle a eu la chance de faire cette expérience, mais qu'est-ce que cela a à voir avec moi, avec les élections, avec la manière dont je commence à m'engager ? Laissons cette question ouverte. D'autres ?

Intervention. *Pendant que j'écoutais, je me suis souvenu d'un fait semblable à celui qui vient d'être raconté. Il s'est produit juste aujourd'hui, mais cela ne m'avait pas frappé.*

Carrón. Vous voyez ? Vous comprenez quel est l'enjeu ? S'il n'était pas venu ici ce soir et n'avait pas écouté le récit de l'épisode précédent, il n'aurait pas « découvert » ce qui lui était arrivé aujourd'hui sans le toucher, comme s'il ne l'avait pas vraiment enregistré. On se demande parfois : « Pourquoi dois-je venir ici ? ». Ou bien : « Pourquoi cette fille doit-elle participer à un lieu comme celui-ci pendant des années ? » Pourquoi ? Pour être réveillée, tout comme toi, pendant le récit de notre ami, tu as été réveillé et tu t'es rendu compte de ce qui t'était arrivé « juste aujourd'hui » et qui était passé inaperçu. C'est pour cela que je vous ai dit : ne pensons pas que ce que nous observons va de soi. La fille qui se rend compte qu'elle ne peut pas simplement passer son chemin ; son ami qui, en l'écoutant, est frappé et nous le raconte ; toi qui, en l'écoutant, te sens concerné : tout ceci n'est pas le fruit d'un déjà-su qu'on applique, mais la dynamique d'une vie. Si ce soir tu n'étais pas venu ici, si lui n'avait pas été attentif à ce qui lui est arrivé ce matin avec cette amie, s'il ne s'en était pas rendu compte, la chaîne qui est arrivée jusqu'à toi et à nous tous aurait sauté. On ne peut pas dire que les faits ne se produisent pas – ils se produisent, et comment ! -, le problème est de savoir quel type d'éducation est nécessaire afin que ces faits construisent la vie, de même que, pendant une année, ils ont construit la vie de cette fille au point qu'elle est passée de l'apathie et de la démotivation à la confiance. L'année écoulée n'a pas été inutile pour elle – elle aurait été inutile seulement si elle avait été dans la communauté comme une pierre. Même avec beaucoup de distraction, d'erreurs, de moments où on ne se laisse pas impliquer par ce qui est proposé, tout ce qui nous arrive laisse une trace en nous. La question posée aux Exercices (les vôtres et ceux que nous avons faits avec les adultes) et sur laquelle nous sommes en train de travailler est la suivante : demain – demain ! – restera-t-il quelque chose de ce que nous faisons maintenant ou bien tout est-il destiné à durer *only one night, only one day*, par hasard, *by chance* ? Continuons.

Intervention. *Je raconte donc le fait, il pourrait être utile. Un ami me disait qu'il rentre généralement à la maison le week-end et qu'une fois par mois, il rencontre de vieux amis dispersés dans toute l'Italie, certains du mouvement, d'autres pas. Il les a vus ce week-end et, à la perspective d'une soirée où, comme d'habitude, on ne faisait rien, on jouait au poker et on tuait le temps, il m'a dit : « Pour la première fois j'ai voulu les prendre à partie et leur dire : “ Mes amis, je ne peux plus continuer comme ça ”. À la suite de ce que j'ai vécu ces dernières années, j'ai voulu les regarder en face : “ Si nous sommes ensemble c'est pour vivre une plénitude, pas pour remplir un vide, je n'en peux plus de ça ”. » Et il était fier de dire : « Je n'ai jamais dit une chose pareille ». Cela me paraît très proche du premier récit que nous avons entendu.*

Carrón. C'est intéressant. Pourquoi, à un moment donné, peut-on dire qu'on n'en peut plus ? Souvent, on ne s'en rend même pas compte. Selon toi, si tout le monde passe des soirées à ne rien faire, pourquoi quelqu'un peut-il dire « Je n'en peux plus » ? Que peut-il lui être arrivé pour le dire, au point de se sentir fier de l'avoir fait, conscient de la nouveauté de ce qu'il était en train de dire ?

Intervention. *Si je pense à moi, je comprends ce que cela veut dire. Il m'est aussi arrivé une chose que je n'aurais jamais imaginée auparavant, c'est-à-dire être avec des personnes dont l'amitié a, d'une certaine manière, avec le temps, élevé le niveau des attentes face à tout.*

Carrón. Et qu'est-ce que cela veut dire par rapport à la question sur ce qui résiste au choc du temps ? Parce qu'il aurait pu dire : « Il y a des soirs où je vais à la diaconie et je participe aux gestes du mouvement, mais ensuite, avec mes vieux amis, je passe les nuits à ne rien faire » : eh bien non, à un moment donné il n'a plus tenu le coup. Pourquoi ?

Intervention. *Parce que tu ne t'en débarrasses plus.*

Carrón. Parfait. Tu ne t'en débarrasses plus. De quoi tu ne te débarrasses plus ? Il faut en prendre conscience, parce qu'on pourrait nous dire : « Tu vois ? Il ne reste rien. Pourquoi dois-je continuer à participer ? », « Pourquoi dois-je faire le sacrifice de venir ici et de participer à l'école de communauté ? », « Pourquoi aller au Triduum pascal ? ». Au contraire, ce qu'il a vécu est resté, ne s'est pas évaporé, *pfff*, et à un moment donné, quand il a revu ses vieux amis, face à la manière habituelle de rester ensemble, il a commencé à ressentir un grincement, il n'a plus tenu. Pourquoi ? Parce que ce qu'il a vu ces derniers mois a mis en mouvement son moi, a élevé le niveau de sa conscience. Le fait que tu l'aies raconté est le signe qu'à tes yeux la diversité de ces faits ne passe pas inaperçue. Qui s'est rappelé, en écoutant ces récits, des épisodes ou des choses qui l'ont frappé ces jours-ci ?

Intervention. *Ce thème du changement m'a fait examiner ce qui m'est arrivé cette semaine. Au Triduum de Pâques, j'ai ressenti puissamment l'annonce que le Christ peut être tout pour ma vie. Cela m'a beaucoup secoué et interrogé et, pendant les jours qui ont suivi, j'ai commencé à penser : « Nous disons que le changement ne dépend pas de nous, mais d'un Autre, mais si le Christ est tout pour ma vie, quand je vais retourner à l'université et m'engager dans les choses qui nous attendent, je vais devoir beaucoup construire afin que tout le monde puisse le voir ». Et il devenait pour moi difficile de comprendre l'invitation que tu nous as adressée, à dépasser une image psychologique de notre changement. Ensuite, je suis allé étudier avec des amis et j'ai remarqué que, petit à petit, le choc que j'avais ressenti pendant les journées du Triduum commençait à s'affaiblir : plus je m'efforçais d'être présent dans les choses, d'être convaincant aux yeux des autres, et plus je faisais le constat que je n'arrivais pas à être moi-même, au fond je sonnais faux ; même si, parmi les amis qui étaient avec moi, personne ne s'en était aperçu, je le voyais dans nombre de petits gestes et je me disais : « Mais je ne suis pas cela ! ». Je me regardais et me disais : « Il me semble que je trahis de manière silencieuse tout ce qui m'est arrivé ». Et cela me sapait le moral. Je pensais : « Je n'arrive pas à m'aimer, je me dégoûte ». Puis, un soir, au plus fort de cette manière de ressentir les choses, il y a eu un moment de profond partage entre amis, un manière très belle de regarder ce qui se passait parmi nous ces jours-là : mais, par réaction, j'ai baissé la tête et j'ai pensé : « Maintenant, je ne suis pas concerné », un peu comme : « C'est une chose qui ne me regarde pas, parce que de toute façon je trahis, parce que, parce que... ». Mais à cet instant, en voyant ce qui se passait autour de moi, je me suis dit aussi : « En ce moment, je suis psychologiquement détruit, je n'arrive même pas à m'aimer – la chose la plus naturelle -, mais ce qui se passe devant moi est une chose exceptionnelle, énorme ». Alors, j'ai levé la tête et j'ai regardé mes amis qui racontaient. Je n'ai rien dit, ma situation émotionnelle n'a pas été bouleversée ; non, j'étais aussi peiné qu'avant, mais j'étais là ; avec toutes mes objections, j'étais là. Ce soir-là, au moment de me coucher, j'ai été surpris de ne plus être désespéré face à mon irrémédiable petitesse ; j'étais toujours peiné – et j'avais encore la question : « Comment est-ce possible que ce qui m'est arrivé puisse me toucher plus que n'importe quelle autre chose ? » -, mais, au fond, j'étais serein. Le lendemain, malgré la grandeur de ce qui m'était arrivé, ma « démoralisation » m'a fait penser : « Il y a les élections, j'y travaille depuis deux mois, ça suffit, j'ai hâte qu'elles finissent, pour que je puisse recommencer à étudier ; espérons qu'elles aient une issue positive, parce que si elles tournent mal c'est embêtant ». Entretiens, une fille m'a appelé et m'a demandé si nous pouvions nous voir avec quelques amis à elle : « Tu peux nous aider à retrouver la raison pour laquelle nous faisons les élections », disait-elle. J'ai pensé immédiatement : « Quoi ? Cela fait deux mois que je le propose à tout le monde, et maintenant que je n'en ai plus envie, avec quelle autorité, avec quel culot vais-je dire à ces gens que cela en vaut la peine ? » Et, comme la veille au soir, en entendant cette fille me dire : « J'ai le désir que les jours à venir soient l'occasion d'expérimenter une vie nouvelle, qui nous donne la passion pour tout, comme le propose le tract sur les Élections européennes », j'ai pensé : « Je n'ai pas envie, du point de vue émotionnel je suis au plus bas, mais je le désire ô combien, je désire cette vie que tu es en train de remettre devant mes yeux ; je n'en ai pas envie, mais ô combien je le désire pour moi ! ». Une fois rentré de mes journées d'étude, nous nous sommes retrouvés pour dîner avec*

ce petit groupe d'amis et c'était très beau, parce que personne n'était intéressé par la politique, mais tous, qui d'une manière, qui d'une autre, avaient vu des gens commencer à s'impliquer, et le faire parce qu'ils vivaient une vie débordante, la richesse débordante de l'être, qui fait que la réalité, qui appartient à tous, l'université dans ce cas précis, était intéressante pour eux. À travers ce qu'elles avaient vu, ces personnes, qui ne sont pas mordues de politique, ont commencé à s'investir : prendre les tracts, penser aux meilleures stratégies pour aller vers les gens, etc. J'ai été tellement rempli de gratitude que ce matin, le jour où la campagne électorale a enfin débuté, je me suis levé deux heures plus tôt que d'habitude ; l'envie n'était pas au top, mais j'étais plein de désir, de demande, et pour cela je suis allé chercher les colis avec les tracts, j'ai fait le nécessaire comme une grande prière, afin que ce que j'avais entrevu les jours précédents (avec les amis avec lesquels j'avais travaillé mes cours, chez la fille qui m'avait appelé et invité à ce repas, ou encore au Triduum pascal) puisse saisir toujours plus ma vie. Je ne sais pas très bien ce que cela représente, mais je le désire. Du point de vue émotionnel, cette journée a été un va-et-vient entre l'angoisse de dire : « Qu'est-ce qui va se passer ici, qu'est-ce qui va se passer là » et la surprise de pouvoir dire : « Mais, au fond, cette exceptionnalité, ce changement continue de se produire sous mes yeux ». Cela a été dit aussi dans la première intervention et je l'ai vu ce matin parmi nous.

Carrón. Quel est donc le changement ? Tu dois bien saisir le sens de ce que tu dis, parce que si nous ne grandissons pas dans la conscience de l'origine de ce qui nous arrive, le changement semblera toujours dépendre en dernier lieu de nos capacités. Il faut réussir à cueillir la raison, la signification de ce que nous vivons. Quel changement as-tu vu et d'où naît-il ?

Intervention. *J'ai de la peine à le dire de façon analytique, mais j'ai vu chez mes amis une manière différente d'être ensemble et de s'entraider. Ce matin, j'ai vu des étudiants de première année, tout au début de la campagne électorale, aller vers des inconnus comme si c'était une fête. C'est le changement qui m'accompagne et...*

Carrón. C'est ce que tu as vu à l'extérieur de toi, chez tes amis. Je voudrais savoir aussi ce que tu as vu en toi.

Intervention. *Le changement que j'ai remarqué en moi, et qui a été évident avec mes amis pendant le séjour de révisions (au point que je me suis dit : « ceci est nouveau en moi »), c'est la victoire de ce qui était en train de m'arriver sur mon découragement, sur ma trahison, sur le fait de me voir si petit.*

Carrón. C'est très important. Comment es-tu allé te coucher ? Répète ce que tu as dit.

Intervention. *Je me suis couché peiné mais plein d'espérance.*

Carrón. Exact. Tu as aussi dit : « Pas désespéré, mais serein ». Vous êtes ici justement parce que l'aide que vous pouvez recevoir et donner à tous en vous impliquant dans les élections ne concerne pas seulement la situation de l'université (être représentants, avoir besoin d'obtenir des sièges et donc le vote des autres) ; c'est plus radical, cela concerne notre humanité, ce dont nous avons tous besoin pour ne pas nous coucher désespérés. C'est infiniment plus essentiel et puissant : la réponse à notre drame et à celui de tous ceux qui vous rencontrent, ce drame que tu as toi-même vécu en toi. Ce que nous portons par grâce dans notre engagement pour les élections n'est pas seulement une aide pour affronter les problèmes de l'université, mais la réponse au vrai besoin des personnes, à commencer par nous. La seule chose que nous devons encore comprendre – je relance la question – c'est la valeur politique de ce qui nous est arrivé, à toi et à nous tous qui sommes ici. Si vous réduisez la valeur de l'effort que vous faites à la simple conquête de sièges électoraux, au lieu de reconnaître que la valeur réside dans ce que tu as raconté, vous perdez le meilleur. En effet, si tu gagnes haut la main les élections universitaires et qu'après le désespoir prend le dessus, quelle Europe allons-nous construire ?

Voilà pourquoi il faut comprendre l'enjeu culturel (comme nous l'avons dit aux Exercices) de ce que nous faisons, sinon nous réduisons la politique à la conquête de sièges. Et si l'engagement n'est que l'affaire des mordus de politique, on peut toujours dire : je ne suis pas un mordu. Mais nous ne sommes pas des mordus de la politique, nous sommes des mordus de la vie, nous sommes des mordus de ne pas nous coucher désespérés, d'être sereins, conscients de la richesse débordante de

l'être qui nous a saisis. C'est de cela que nous sommes mordus. Cela vous intéresse ? Nous ne sommes pas des inconditionnels d'une politique réduite, nous sommes des mordus de la politique dans le sens le plus noble du terme, celle qui concerne la *polis*, c'est-à-dire toutes les personnes que nous rencontrons au quotidien, afin que toutes puissent expérimenter le bien qu'elles recherchent. Le fait que tes amis vivaient quelque chose de grand a été un bien pour toi. Mais ce qu'ils ont témoigné est un bien pour toi aussi bien qu'il peut l'être pour tous, ce bien que tous attendent, de manière consciente ou pas. C'est en ce sens que nous parlons de bien commun, pas selon la conception de bien commun que nous avons normalement en tête. Y a-t-il quelque chose qui corresponde mieux au « bien commun » que ce qui t'est arrivé et qui peut être offert aux autres ? Ceci a-t-il à voir avec la politique ou est-ce simplement une abstraction sans incidence sur l'histoire ? Ce que tu as décrit est une vie nouvelle. Et si tu n'avais pas eu l'opportunité des élections universitaires, tu ne te serais peut-être pas rendu si clairement compte de ce qui est en train de se passer en toi. Aucune circonstance n'est isolée du reste de la vie : la vie est une – nous l'avons étudié dans l'école de communauté – et tout peut faire partie de la construction de ton moi. Ainsi, année après année, l'expérience que tu fais à l'université peut t'amener à cette confiance dont parlait la première intervention, une confiance qui s'enracine toujours plus en toi. Est-ce que cela t'intéresse ou pas ?

Intervention. *Cela m'intéresse énormément, parce qu'en fait, je ne comprends pas encore tout à fait ce mouvement vers tout le monde, ce geste culturel que je désire et que je crois avoir, mais dont je me rends compte qu'il va de pair avec l'augmentation de la conscience de moi-même. Je voulais raconter une chose qui m'est arrivée en organisant le geste de la Semaine Sainte. J'ai été combattu tout du long entre l'affirmation de moi ou de quelque chose d'autre, qui s'imposait à moi. Le prêtre qui guidait le geste m'a aidé à m'en rendre compte et à changer de position en nous disant : « Ne vous préoccupez pas de capturer ce qui est sur le point de se passer, laissez-vous plutôt blesser ». Toute l'angoisse que j'avais accumulée pendant l'organisation du geste est tombée à ce moment-là.*

Carrón. Tu vois ? Si tu ne t'étais pas impliqué, maladroitement peut-être, et même en essayant de t'affirmer, tu n'aurais pas donné l'opportunité à quelqu'un de t'aider à prendre conscience de ce que tu viens de dire. Nous devons chercher la comparaison constante avec la vie du mouvement. Tu tentes quelque chose, comme Pierre l'a fait quand il a dit à Jésus : « Non, à Jérusalem non, pour l'amour de Dieu ! » Et un Autre l'a corrigé, l'a remis sur les rails. Mais si Pierre s'était contenté de le penser, sans dire un mot, Jésus n'aurait pas pu apporter sa contribution à cette tentative. Tu as tenté quelque chose : c'est vrai, c'est une tentative ironique, toujours imparfaite, comme toute tentative, mais l'essentiel est que tu l'as faite, et elle t'a permis de faire un pas : elle a permis qu'un autre te corrige et que toi, en acceptant la correction, tu accomplisses en vérité ce que tu avais commencé. Un autre à ta place aurait pu dire : « Puisqu'il y a le risque de faire quelque chose de faux, je ne fais rien et je suis sûr de ne pas me tromper ». C'est justement ce que Jésus reproche aux pharisiens dans la parabole des talents : « Pour ne pas en faire un mauvais usage, j'enfouis mon talent de sorte que tu ne puisses pas me blâmer ». « Comment, je ne peux pas te blâmer ? Je te blâme, et comment, parce que tu aurais pu au moins le déposer à la banque ! ».

Seul celui qui prend un risque, maladroitement et de manière ironique, peut y gagner quelque chose. La tentative ironique ne nous fait pas peur : c'est Lui qui se charge de l'accomplir, en te conduisant là où tu ne serais pas arrivé tout seul. Mais c'est une toute autre histoire.

Intervention. *Je reconnais cela dans mon expérience, mais une question s'insinue, peut-être un doute. Souvent l'avantage qu'il y a à suivre une tentative ironique n'est pas clair : pourquoi prendre un risque, se lancer vers les autres, vers quelque chose qui est en dehors de nous ? Je ne sais pas si c'est clair.*

Carrón. Bien sûr !

Intervention. *C'est l'expérience que je fais dans ma communauté, où il est beaucoup plus facile de se décourager et de se replier sur soi-même que d'aller vers les autres.*

Carrón. C'est pour cela que je te valorise, parce que tu as mis tout l'accent sur ta faute, que l'autre a dû corriger ; alors que je te disais que ton geste a été décisif pour toi et pour celui qui t'a corrigé. Ton geste n'allait pas de soi et tu aurais pu penser : « Si je dois risquer de me tromper, mieux vaut ne rien faire. ». Au contraire, tu as tenté quelque chose, et cela n'a pas été égal à zéro. Comme tu l'as vu, cela a de la valeur, même si souvent tu as la tentation de te dérober. En conclusion, premièrement, ne considère pas que ce qui s'est passé en toi en t'engageant dans la préparation du Triduum de Pâques va de soi. Ne pense pas que cela va de soi, parce que tu aurais pu ne pas bouger. Ceci indique que le Mystère s'est engagé vis-à-vis de toi et t'a réveillé, comme le disait la première intervention : une fille, grâce au chemin accompli en une année, s'est intéressée pour la première fois aux élections universitaires. Puis, chemin faisant, on peut éventuellement découvrir que, en suivant cet intérêt, on ne fait que contempler son nombril, comme tu dis que cela t'est arrivé ; d'accord, mais cela ne peut pas annuler la valeur de la tentative, du geste. Nous verrons si, grâce à l'intérêt qui s'est réveillé en elle, cette fille fera ou pas sa tentative, qui aura peut-être besoin d'une correction ou d'être davantage développée pour arriver à un accomplissement. « Le mieux est l'ennemi du bien », dit-on, parce que si on attend d'être parfaits, on ne s'engage jamais. Au contraire, n'ayez pas peur d'être imparfaits.

Ce que vous racontez est très intéressant parce que c'est libérateur. Ne te préoccupe pas que tout soit parfait avant d'intervenir en disant « A » ou « B ». Dis ce que tu veux dire, fais ta tentative ironique. J'utilise toujours l'expression « tentative ironique »² parce qu'elle me libère : je ne dois pas attendre d'être parfait pour dire ou pour faire, nous sommes tous de pauvres diables et notre tentative sera toujours ironique. Avant de prendre la parole, je n'ai pas besoin à chaque fois de pouvoir affirmer avec certitude : « C'est un dogme, c'est évident, ça coule de source » ; dans la plupart des cas, nous ne pouvons pas le dire, moi, du moins, je n'y arrive pas. Voilà pourquoi je dis que notre tentative est toujours ironique, ce qui nous rend libres d'essayer. Et le Mystère qui prend soin de toi mettra à tes côtés quelqu'un qui te dira : « Regarde, je t'amène là, j'accompagne ta tentative jusqu'à ce point ».

Intervention. *Comment alors nous entraider ? La tentative suffit-elle ? Si je pense à ma responsabilité comme guide de notre présence à l'université, je me demande : ma tentative suffit-elle dans ce travail ? Est-ce que ma tentative suffit pour nous aider à ne pas être seulement des organisateurs d'événements ?*

Carrón. Elle suffit ! Je dis que, pour l'instant, elle suffit, tu vas apprendre le reste chemin faisant. Parce que si tu mets une condition préalable – ce que je fais doit être parfait, doit être complet, doit être impeccable –, forcément tu vas conclure : « Je n'en suis pas capable ». N'est-ce pas ? Mais qui en est capable ? Que lève la main celui qui est capable de faire une chose à la perfection. Qui ? Personne. Tu as par contre la possibilité de faire une tentative. Je ne te demande pas si tu es à la hauteur, si tu as déjà analysé toutes les conséquences, je te dis seulement : « Es-tu disponible ? ». Et tu pourras me dire : « C'est vraiment à moi que tu le demandes ? ». Comme aurait pu le dire celui qui a parlé avant toi : « Il fallait vraiment que tu viennes me voir ? ». On peut se sentir insuffisant, et dans un sens profond nous le sommes tous, mais cela n'a rien à voir avec le fait d'être disponibles. Tu es disponible ? Puisque c'est à toi que je le dis (pensons à la vocation de Matthieu, du Caravage) : es-tu disponible ? C'est tout.

Cela suffit : être disponibles. Le reste viendra chemin faisant. C'est libérateur. Sinon tu te bloques avant même de commencer. Aimerais-tu que ta tentative ironique puisse s'améliorer et que quelqu'un te donne sa contribution ? Cela te plairait-il ? Sache alors que quelqu'un te la donnera, un

² Don Giussani disait aux étudiants en 1976 : « La présence "agit" toujours par tentatives ironiques, et non cyniques ; l'ironie est le contraire du cynisme, parce qu'elle nous fait participer à l'initiative, mais avec un certain détachement (en reconnaissant la fragilité) et avec paix, parce qu'elle est toute pleine de passion pour l'Idéal qui est déjà immanent. Ainsi, nous pouvons être souples et changer demain ce que nous avons réalisé aujourd'hui, libres que nous sommes de ce que nous faisons et des formes que nous donnons nécessairement à nos tentatives » (L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza. 1975-1978*, Bur, Milan 2006, p. 72).

Autre te la procurera, Quelqu'un qui est mort et ressuscité pour toi : c'est lui qui pensera à t'apporter sa contribution. « Il n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous : comment pourrait-il, avec lui, ne pas tout nous donner ? », ³ dit saint Paul. Ce n'est pas rien. Si Dieu n'a pas épargné Son propre Fils, ne nous donnera-t-il pas tout avec Lui ? Comment ? Nous le découvrirons chemin faisant.

Intervention. *Ce que tu dis me frappe beaucoup. Ce matin, c'était mon tour de monter le stand pour les élections du CNSU [Conseil National des Étudiants] ; nous avons aussi les élections internes à notre faculté, nous avons commencé depuis une semaine déjà. Ce matin, je poussais le stand, pris dans mes pensées, et je me disais : « Nous sommes ici depuis une semaine, les gens doivent déjà en avoir marre de nous, nous n'avons même pas un café ou des biscuits à leur offrir pour les arrêter, il n'y a que nous avec nos tracts. Et puis, pourquoi faisons-nous autant d'efforts, si peut-être on ne vote même pas pour nous ? ». Avec ces pensées, je montais mon stand, je sortais la structure, entièrement projeté dans une idée de perfection : il fallait avoir toute la structure prête si on voulait que quelque chose arrive. Pendant que j'allais chercher les autorisations pour occuper l'espace en dehors de l'université, j'ai vu sortir ceux qui travaillaient avec moi : ils n'avaient ni café ni biscuits à offrir, ils n'avaient aucune structure, ils n'avaient que les tracts. Je pensais : « Tout le monde les a déjà vus ! ». À ma grande surprise, ils ont commencé à arrêter chaque personne qui entrait à l'université. Ils m'ont étonné. Et ce n'est pas tout. À la fin, ils nous ont écrit : « Demain matin nous sortons de nouveau à huit heures trente, parce que faire le stand c'est comme se lever le matin pour aller en montagne, c'est quelque chose qui te change ». Ils ont parlé des rencontres, d'étudiants qui ont été frappés, de personnes qu'ils avaient déjà vues et qui étaient revenues. Quand des gens bougent de cette manière et disent : « Je n'ai pas besoin d'une structure, je suis tellement reconnaissant et sûr de ce qui m'est donné que je prends l'initiative et je rencontre ceux qui sont là », alors naît aussi une nouvelle organisation, au point que l'un eux a dit : « Peut-être que demain matin nous prendrons un thermos avec du café pour les personnes que nous rencontrerons ». Pour moi, par contre, la condition préalable afin que quelque chose puisse arriver était la présence d'une structure, et seulement après du moi.*

Carrón. Parfait. Et qu'est-ce que tu as compris ?

Intervention. *J'ai compris que ce qui change ma vie n'est pas la structure avant tout.*

Carrón. C'est le moi, en effet, c'est le mouvement du moi qui change – et qui demain créera aussi la structure. Ce qui te surprend, c'est que pendant que tu es coincé dans ta tentative – qui devrait toujours être ironique, comme nous le disions –, le Seigneur te rejoint à travers un autre pour te libérer et te faire progresser, en te corrigeant. Regardez quelle délicatesse : le Christ te corrige presque sans te corriger, sans t'humilier, simplement en se rendant présent à toi à travers un groupe d'amis enthousiastes à l'idée de distribuer le tract : « Demain. À huit heures trente. Le stand c'est comme se lever à l'aube pour aller en montagne : il te change ! » Il ne te reproche même pas d'être coincé dans le problème de la structure ; non, non, non, il met simplement devant toi une chose infiniment plus attrayante, en te libérant même de l'humiliation d'une correction. Si tu ne l'avais pas raconté ce soir, personne parmi nous ne l'aurait su : tu as été amené plus loin sans te sentir humilié. Vous vous rendez compte ? Où cela peut-il arriver sinon dans l'expérience chrétienne ? Où trouvez-vous des gens pareils ? La plupart des personnes t'humilient, n'est-ce pas ? Ici ce n'est pas nécessaire.

Il me semble que chacun peut voir l'intérêt de nous être rencontrés ce soir ; du moins, moi, je l'ai vu. Quel que soit l'état d'esprit avec lequel chacun de nous est arrivé ici, avec sacrifice, sans peut-être en avoir envie, celui qui a été un tant soit peu attentif ne peut que s'en aller content de ce qu'il a vu, de quelque chose qui s'est passé, simplement en écoutant le récit de ce qui est arrivé à d'autres et en se laissant toucher par ce que le Mystère a mis en marche en eux. Une fille a changé – disait la

³ Cf. Rm 8, 32.

première intervention – et, d’apathique qu’elle était, elle s’est découverte intéressée par les élections : en une année, elle a acquis une confiance qu’elle n’avait pas auparavant.

Comprenez-vous la dimension culturelle d’une participation telle que la nôtre à un lieu comme celui-ci ? Un lieu qui triomphe de la chose la plus insidieuse de notre culture, c’est-à-dire la méfiance dont il est difficile de guérir parce qu’elle s’insinue dans les replis du moi. Le fait qu’une fille se lève le matin avec cette confiance, visible par l’intérêt qu’elle a pour les choses qu’elle ne prenait pas en considération il y a une année, prouve que le Mystère continue d’être présent et que la célébration de la Pâque n’est pas une fable. « Il est là comme au premier jour », pour le dire avec les mots de Péguy, avec une pertinence et un enracinement en mesure de susciter un nouvel intérêt pour la vie, de réveiller le moi, comme c’est arrivé à l’ami dont a parlé celui qui est intervenu juste après. Il a ressenti un grincement dans la manière d’être ensemble avec ses vieux amis, il s’est aperçu de quelque chose qui autrefois était passé inaperçu. En vivant plongé dans la communauté chrétienne, avec les limites de chacun, en boitillant comme chacun avec ses tentatives ironiques, quelque chose a changé dans la profondeur de son moi ; pour cette raison, à un moment donné, il a dit à ses vieux amis : « Je n’en peux plus de vivre dans le néant ».

Nous commençons donc à réaliser que le changement concerne la chose la plus importante qui soit, c’est-à-dire notre personne. Notre trahison et nos erreurs nous amènent à ne pas nous aimer, à une perte d’estime de soi. Voir ce qui arrive aux autres, dans le lieu que le Mystère m’a donné pour la construction de ma personne, me permet d’aller me coucher en me sentant différent : pas désespéré, mais serein. Ainsi, on commence à partager la vie nouvelle dont parle la liturgie du temps pascal ces jours-ci. C’est une vie nouvelle, pas une chose virtuelle ; c’est une nouvelle vie, réelle et nouvelle, d’une telle surabondance, d’une richesse si débordante qu’elle permet à notre ami de lever le regard et d’affronter les défis qui s’offrent à lui – les élections auxquelles il se consacrait depuis un moment déjà – avec tout le désir dont il était capable, quasiment une prière (« Faire ce que je devais faire a été comme une grande prière »).

C’est ainsi que le Mystère corrige notre tentative, a souligné une autre intervention. Mais est-ce que la tentative suffit ? Oui, la tentative suffit ; sois disponible, Lui pense au reste. Même si tu réduisais le tout à un problème de structure, il y a toujours quelqu’un qui te change, à travers l’enthousiasme qui l’anime, par la grâce que Dieu lui donne, à lui ou à d’autres amis. Et tu te rends compte que le tout ne se joue pas dans la structure, mais dans le moi, dans notre disponibilité à nous laisser toucher par un autre. Nous avons dit : le changement réside dans le fait de reconnaître Quelqu’un qui opère parmi nous. C’est comme si on commençait à donner de la consistance aux paroles que nous avons entendues aux Exercices du mois de décembre. Si nous commençons de cette manière, imaginez ce qui nous attend sur le reste du chemin.

Les élections sont une occasion, nous l’avons vu. Et pas d’abord pour le résultat que vous obtiendrez. Elles peuvent l’être aussi de ce point de vue-là, parce que si quelqu’un rencontre des personnes qui font une campagne électorale comme la vôtre et que le soir il rentre content et pas désespéré, croyez-vous que cela n’aura pas d’impact sur le vote ? De fait, cela peut vraiment changer la manière de penser d’une personne et toucher le centre de son moi. C’est pourquoi j’ai dit que nous devons aussi découvrir la dimension politique de ce que nous vivons. Sinon, nous finirons par réduire la politique à une question de parti. Et si cela ne vous intéresse pas, figurez-vous les autres ! Découvrir la dimension, également politique, de ce que nous vivons fait partie du changement qui doit s’opérer dans la manière de concevoir la politique, parce que ce qui nous est donné par grâce et que nous essayons de vivre, c’est le bien que le monde entier attend, à partir de chacun de nous : nous attendons tous que ce bien se manifeste ou se manifeste à nouveau dans notre vie. C’est un bien que nous désirons tous, c’est un « bien commun » parce que c’est cela que tout le monde attend.

Scassi :

« C'est plus radical, cela concerne notre humanité, ce dont nous avons tous besoin pour ne pas nous coucher désespérés »

« Cela suffit : être disponibles. Le reste viendra chemin faisant. C'est libérateur. Sinon tu te bloques avant même de commencer »